

[TREK MAG #74 – HIMALAYA INDIEN]

Le Gange

TOMBE DU CIEL

Les hautes vallées du Gange, traditionnellement appelées Uttarkhand, un nom dérivé du sanskrit qui signifie « Région du Nord », sont aussi considérées comme la demeure des Dieux par les Hindous. C'est au cœur de ces contreforts enneigés que le Gange serait tombé du ciel pour se répandre à la surface de la terre assoiffée. D'avril à octobre, ils sont des milliers venus de l'Inde entière pour réaliser le pèlerinage de Gangotri afin d'accomplir la puja et assister à la fermeture du temple.

La terre semble avoir été balayée par des vents appliqués, mais audacieux. Epuisés par les lois de la verticalité, d'énormes monticules ont fini par se répandre, et pousser la végétation dans ses derniers retranchements. Dans l'air, un épais nuage de poussière fige l'après-midi dans l'uniformité des heures aveugles. Pourtant, une intense activité fait résonner l'immensité. Deux cents mètres au-dessus, sur la route qui nous ramène à Haridwar, et derrière la vitre du bus manipulée mille fois sans précautions, c'est le spectacle d'une fourmilière géante. Des voitures sont stationnées sur le bas côté de la piste à peine plus large qu'une vache sacrée. Des Indiens, eux aussi curieux, examinent le fond de la vallée, béante. Le Gange est à leurs pieds. L'énorme barrage de Tehri, sur les rivières Bhagirathi - appellation locale du Gange - et Bhilangana, en construction depuis 1978, est toujours en chantier. Ils sont des milliers à creuser, déblayer, déplacer, échafauder, besogner quotidiennement, dans des conditions minimalistes, pour ériger à la face du monde cette monumentale retenue d'eau. Le but : approvisionner Delhi en eau douce, à quelque 250 kilomètres de là. Le sort des maisons et des habitants d'Old Tehri appartient déjà à l'histoire. Plus de cent mille personnes ont été déplacées par les travaux à coup de dizaine de millions de roupies. Les ruines, silhouettes disloquées, écorchées, habitent encore le paysage d'une présence fantomatique. Bientôt, toute la campagne sera définitivement submergée par les eaux. Seront-elles toujours aussi sacrées ? Pour Nehru, les grands barrages deviendraient les "nouveaux dieux de l'Inde"... à condition d'obtenir la majorité des voix !

Après l'indépendance du pays en 1947, en Inde comme dans bien d'autres parties du monde, le gouvernement a œuvré pour contrôler, gérer et distribuer cette précieuse ressource devenue « propriété » de l'État. Un fait qui ne va pas de soi. L'eau, comme l'air et l'espace, en tant que patrimoine sacré commun, ont toujours été considérés en Inde comme « ne pouvant être assujettis à la possession ». La privatisation de l'eau menace donc directement les droits des paysans. Et d'un point de vue écologique, le barrage, construit au-dessus d'une faille sismique, dans la vallée Bhagirathi, risque d'ébranler un équilibre naturel déjà fragile. De même que les caprices du réchauffement climatique pourraient définitivement transformer les sommets en cornets de glace à l'italienne. Et la pollution des eaux ? Merci, c'est déjà fait.

Le Gange, à peine troublé par les enjeux majeurs de son futur destin, mène ses eaux à bon port, sur près de 3 000 km pour atteindre la baie du Bengale dans son delta commun avec le Brahmapoutre. La scène du grand plongeon est sans doute immanquable, mais nous la laissons à d'autres. Notre voyage ressemble davantage à une marche à contre-courant pour aller voir, là-haut, l'Himalaya donner naissance à « l'enfant du pays ».

Bientôt le Garhwal

Aéroport de Delhi. Premières brassées d'encens qui signent les lieux d'un raccourci olfactif. Le parfum de l'Inde ? Egalité avec les effluves de riz au dalbhat. Il est au-delà de minuit. Alex Lebeuan est dans la foule des « réceptifs » presque délavée par l'éclat des néons. L'agence indienne Shanti Travel, c'est lui. Lui et Rajat, l'associé qui a apporté son souffle financier au projet. Les bureaux sont loin des quartiers chics et recommandés. Peu importe, les affaires se concrétisent via le web, la petite fabrique des voyageurs individuels. Allers et retours d'emails serviront de contrat moral entre nous. Il n'en faut pas plus. Ce sera l'Himalaya indien, par

orientation géographique propre à ce numéro, un itinéraire « aux sources du Gange » guidé par le cours de ce fleuve qui semble, parfois, avoir été honoré du don d'ubiquité. Direction plein nord pour le Garhwal donc. En Hindi, cette région est appelée "Devbhoomi", Terre des Dieux, à la frontière de l'Inde et du Tibet. Territoire de hautes montagnes et de vallées en terrasses appartient au tout nouvel état d'Uttaranchal, le 29^{ème} de l'union indienne, créé en 2001 après dix ans de lutte politique, par sécession avec l'Uttar Pradesh, surpeuplé et culturellement trop distinct. Une poignée d'heures de sommeil seulement avant de monter à bord du rickshaw qui fend le froid de Delhi abandonné au silence du petit matin, avant le bus de ligne à travers la grande plaine du Gange en direction de Rishikesh, ville sainte qui s'étend en bordure du Gange. Il y a peu de passagers à l'heure du départ. Quelques coups de klaxon bien sentis pour prévenir des dispositions du chauffeur à ne pas se montrer plus patient que nécessaire. La manœuvre fait recette, en moins de temps qu'il faut pour l'écrire, nous sommes presque au complet. Encore deux jeunes voyageuses européennes qui doivent bien avoir quelques semaines de routes, de déboires et de rencontres. Un indice ? Un sac à dos déjà encombrés de souvenirs. Un second ? Six mois de liberté pour se mêler au foisonnement d'un pays qui a tout à offrir, des mondes parallèles de l'hindouisme et du rêve communautaire à la réalité brute d'un quotidien en survie. Au-delà du lieu commun qui inscrit l'Inde comme le paradis hippie, le flot toujours ininterrompu des voyageurs confirme une attirance magnétique. « Fous de l'Inde. » Le sous-titre disait aussi « Délires d'Occidentaux et sentiment océanique »... Je repense à ce « syndrome indien » diagnostiqué par le psychiatre Régis Airault dans cet ouvrage de référence. J'essaye de deviner les chapitres de leurs aventures. Quelques minutes volées aux 14 heures de routes cabossées. Il faut une journée dans toute sa longueur pour rejoindre le début du trek. C'est Ghutu by night. 1 500 mètres d'altitude et rien pour se distraire. C'est parfait. Nous tombons de sommeil.

Partie de campagne

En plein jour, Ghutu rassemble quelques maisons sans étages plantées au milieu du décor, des cultures en terrasses récoltées avant l'hiver qui occupe son temps à attendre que les neiges se soient lentement répandues à la surface de la terre et des eaux pour un nouveau printemps. Dans les immenses paniers en osier, du blé, du riz, des petits pois et des pommes de terre. Presque l'essentiel de ce qui compose les plats à l'indienne dans ces régions de moyenne montagne. Les épices en plus. Le soleil est déjà haut au-dessus du sentier qui a avalé nos ombres en moins d'une heure. Les femmes, dissimulées sous leur ombrage d'herbes fraîchement coupées, traversent les cours d'eau avec une aisance déconcertante. Le sentier que nous suivons emprunte une partie du chemin traditionnel de pèlerinage qui mène les hindouistes fidèles au temple de Gangotri, dernière marche avant les sources du Gange. Rien n'est ici spectaculaire. Tout est simple et engageant comme un week-end à la campagne. Les fermes, les villages, le paysage abritant des petits temples en pierre sèche comme celui de Shiva posé sur le dos d'une colline. Kartike et Tripan, les guides, font résonner la batterie de cloches offertes par les habitants des onze villages alentours. On dit qu'elles doivent sonner fort, et loin, pour colporter de bons présages, et peut-être, au lointain, pénétrer le silence de quelques ascètes retirés dans une vie intérieure pour des années parfois.

Nous sommes escortés par une forêt de pins jusqu'à Bhairan Chatti, un bivouac moelleux avec une vue imprenable sur les montagnes environnantes, pas assez majeures cependant pour révéler leur nom. A 2 400 mètres, il faut admettre que le relief puisse garder le privilège d'être, ici en Inde, différent d'ailleurs, mais ailleurs en Himalaya, les résonances sont pourtant fortes. Il y a, dans ce premier jour de trek, le refrain du « ça me rappelle quelque part ! » Il y a en effet beaucoup du Népal dans cette région du Garhwal. La carte confirme le rapprochement, et les dispositions de la nature, et des hommes, à ignorer les frontières. Cuisiner et porteurs arrivent tout droit des hautes terres de Jupal. Six mois de travail en Inde et six mois d'hiver en famille. A demi-mot, ils évoquent la répression maoïste, la nécessité de déterminer « son camp » et l'inquiétude de ne plus vivre en paix.

Au-delà du village traditionnel de Budha Kedar, dont seul le goût des délicieuses « chapatis » me restent en mémoire, le chemin se poursuit vers le lieu-dit Jhala Chatti. Un seul habitant permanent, un sâdhu qui bricole sa maison et ses récoltes de marijuana en bordure de

rivière. Et un refuge de fortune. A l'intérieur, deux hommes commentent avec élan une histoire que j'essaie de deviner derrière les gestes. Plus besoin de dessin quand le plus bavard pointe triomphalement du doigt la carcasse sanguinolente de la victime. Un énorme sanglier qui va finir dans les assiettes du dîner. Pas la mienne... Encore une ligne verticale jusqu'à Belak, par-dessus les eaux du Bal Ganga, où demeurent en sursis les vestiges d'anciens dhabhas, gargotes qui servent encore du thé, voire de l'alcool de riz maison. La route toujours en chantier, entre ??? et ???, a engendré son petit lot de malchanceux, désormais privés des piétons. Il reste les randonneurs. Bientôt Malla, et une voiture-taxi qui fait ronfler son moteur dans une ultime escouade de fumée sombre. Transfert au temple mythique de Gangotri. Chaque année, près de 150 000 pèlerins y viennent rendre hommage à la déesse Ganga ! Nous serons quelques-uns de plus.

La bouche de la vache

Trois heures trente de vertige et de concentration vaine sur cette route accrochée au bord du vide, au-dessus du Gange - encore - qui coule dans l'autre sens. Gangotri, fin de la piste et du cauchemar pour moi. Je m'empresse de remettre les pieds sur terre et de souffler un grand coup sur un verre de thé brûlant. Gangotri, ce n'est pas seulement un village fabriqué autour d'un temple plus sacré que la moyenne. Gangotri, c'est un peu la Mecque locale, en tête des quatre sites majeurs de la région avec ceux de Yamunotri, Kédarnath et Badrinath. Mais, tout de suite, c'est la marche qui reprend. Je mets donc dans la marge le topo du lieu pour le retour. Après les dernières habitations, nous entrons dans le parc national de Gangotri qui nous allège de quelques centaines de roupies. Supplément appareil photo... seulement s'il tombe sous le nez des autorités.

Au loin, c'est déjà les sommets qui accrochent la haute altitude. Entre les deux, du temps aux côtés des pèlerins, à pieds ou à dos de mules, qui profitent des derniers jours de l'automne pour monter jusqu'aux sources du Gange. A Bhujbasa d'abord, un terrain de bivouac aménagé, puis à 3 900 mètres, à Gaumukh, connue et reconnue comme « la bouche de la vache » : lieu où les eaux lancées à toute allure, sortant des entrailles du Gangotri Glacier, long de 40 Km, se mettent à jour pour tout un destin ! La légende raconte que l'irascible Ganga, fille de l'Himalaya, contrainte de descendre de son royaume céleste pour fertiliser la terre, menaçait d'inonder la terre de ses eaux bouillonnantes. Enveloppant la déesse dans son opulente chevelure, Shiva parvint à apaiser sa colère. Et voilà comment le fleuve sacré, le plus long du sous-continent naquit pour l'éternité.

Pour la majorité des pèlerins, l'acte de présence en ces lieux tient de l'acte de foi. On vient ici en famille pour s'adonner au rituel du bain afin de se purifier dans les eaux du Gange et lui faire des offrandes. Il faut sacrément croire pour oser plonger, corps et âme dans une eau à peine au-dessus du degré zéro. Kartike y croit. Une grimace déforme son visage, tanné par les jours de soleil, au moment de s'immerger dans le courant froid pour la grande lessive des manquements à la religion. Quelques secondes plus tard, trempé mais allégé, il a mérité de remplir son bidon de cinq litres à l'effigie de Ganesh qu'il offrira à ses parents de retour à Delhi. L'eau du Gange a la particularité de pouvoir se garder très longtemps. Quelques gouttes précieuses viendront arroser les moments importants de l'année.

Le sentier escarpé se poursuit sur les moraines latérales du glacier de Gangotri. Vers 4 100 m, il faut passer rive gauche pour rejoindre la montée courte mais raide jusqu'aux prairies de Tapovan, magistral épilogue du voyage aller. Ce plateau d'altitude incite à porter le regard loin et haut. A droite, les 6 543 m du Shivling, montagne mythique pour les hindouistes. En face, ce sont les impressionnants Baghirathis, trois flèches ardentes aux derniers rayons du soleil semblant défier l'horizon. Partout, d'intimidants moments d'exil intérieur. Des petites baraques en pierres servent de retraites pour les sâdhus qui viennent méditer ici de long mois, parfois des années. Nous repérons un coin à l'abri des vents pour installer les tentes. Le lendemain, c'est une journée d'exploration en direction du camp de base du Kedarnath Dôme, le long de la petite sente qui contourne le Shivling au pied de sa face Sud. De l'autre côté des jumelles, l'arrête finale qui mène au sommet est un fil d'équilibriste, un numéro de rêve pour de nombreux alpinistes. Quelques-uns ont foulé les nuées, d'autres sont allés au bout de leur vie. Nous faisons demi-tour sous le Kirti Bamak Glacier.

A 4 500 mètres, autant dire que seules les étoiles et la nuit ont osé sortir après six heures du soir. Il faut s'organiser pour limiter les sorties au vent. Essayer de maintenir la température intérieure, lire pour détourner l'attention du froid, s'accommoder un refuge pour essayer de dormir. Ne pas dormir quand même. Guetter les premières lueurs du jour et souffler de la fumée d'air froid. D'après Tripan, le thermomètre a fait une chute vertigineuse jusqu'à -15°C. Les herbes blondies par l'automne crissent désormais sous nos pas, le sol n'est pas encore revenu à lui, engourdi par les gelures nocturnes. Une colonie de bharals semblent indifférente à nos préoccupations du matin : épier l'arrivée des premiers rayons du soleil. Il est temps de regagner Gangotri.

Happy Diwali !

Bruits de rideaux métalliques. Portes fermées. La journée n'a pourtant pas encore fait la moitié du chemin. Dans la ruelle principale du village interdit à la circulation, le grand bazar fait le ménage. Demain, les maisons, les hôtels et les boutiques auront mis la clé sous la porte, poussés plus bas dans les plaines et les villes par l'hiver. Premier jour de novembre. A l'exception de quelques militaires et d'une poignée de sâdhus, tout le monde aura déserté les lieux après les festivités de fermeture du temple. Un événement pour les Hindouistes que la fortune du calendrier va nous donner l'occasion de suivre. A quelques marches du fleuve sacré, au-dessus du ghat où les pèlerins descendent se baigner dans les eaux glacées, le temple, édifié en 1812 par Amar Sinthapan, général gurka du Népal, et agrandi plus tard le roi de Jaipur, a les yeux tournés vers les Baghirathis. La veille a été une sorte de répétition générale avec la célébration de Diwali. Cette grande fête des lumières marque, dans toute l'Inde, le début du nouvel an hindou. Partout, des millions de petites lumières éclairent l'obscurité pour indiquer la route à Rama, célèbre héros du Râmâyana, qui rentre d'exil. La fête est également dédiée à Lakshmi, la déesse de la fortune. La soirée est légère, joyeuse, alternant déchaînements de pétards et déluge « d'Happy Diwali ! » Pour la première fois, il semble que les visages de ces hommes et de ces femmes restés comme insondables depuis dix jours s'ouvrent à ma curiosité. Enchantement des circonstances ? Peut-être. Le détachement - impression subjective - s'est converti en échanges, toujours discrets, mais bienveillants. Je prends.

Aujourd'hui, les honneurs sont pour la déesse Ganga. Les derniers préparatifs se précipitent. Le début des célébrations est prévu pour midi. Dernier coup de balai, tapis à dérouler, guirlandes d'œillets à suspendre et mise en place de la fanfare militaire. Roulements de tambour. Les fidèles se rassemblent autour des premiers sons de cloches. Les femmes, elles, ont pris place au centre de la cour pour suivre la cérémonie dirigée par les Pandits, prêtres brahmanes qui ont la connaissance des quatre vedas, livres sacrés. Lesté de couleurs et d'offrandes, le palanquin qui porte la statue de la divinité est paré pour le voyage jusqu'au temple d'hiver, au-dessus de Dharali. Un pèlerinage de deux jours et 24 kilomètres, à pied et le long du Gange évidemment. Certains profitent des véhicules qui débarrassent le village des derniers cartons pour se raccourcir la marche. Notre présence dans l'assemblée ambulante est soumise aux questions et au jugement de tous. Les heures de déplacement et les efforts ont joué en notre faveur. Dans le cortège, l'humeur est bavarde. Et les personnalités singulières. Il y a le porteur de table ridé comme une écorce de noix, le jeune Aladin à la carafe magique d'eau sacrée, le pandit estampilleur de tika, le sâdhu à la bicyclette, la grand-mère en tongs de plage, et une équipe féminine du triathlon : marcher vite, parler beaucoup et rire en grand. Il y a aussi cet homme, âge moyen, flanqué d'un bonnet noir, l'oreille collé à une petite radio. Il est en train de suivre les phases finales du match de cricket qui oppose l'Inde au Sri Lanka. Est-ce que par hasard Nehru aurait dit quelque chose à propos des Dieux du Stade ?